

“Autóctonos”, chaos debout

Danse Ayelen Parolin creuse les disparités pour faire société. Création au Kunsten.

Critique Marie Baudet

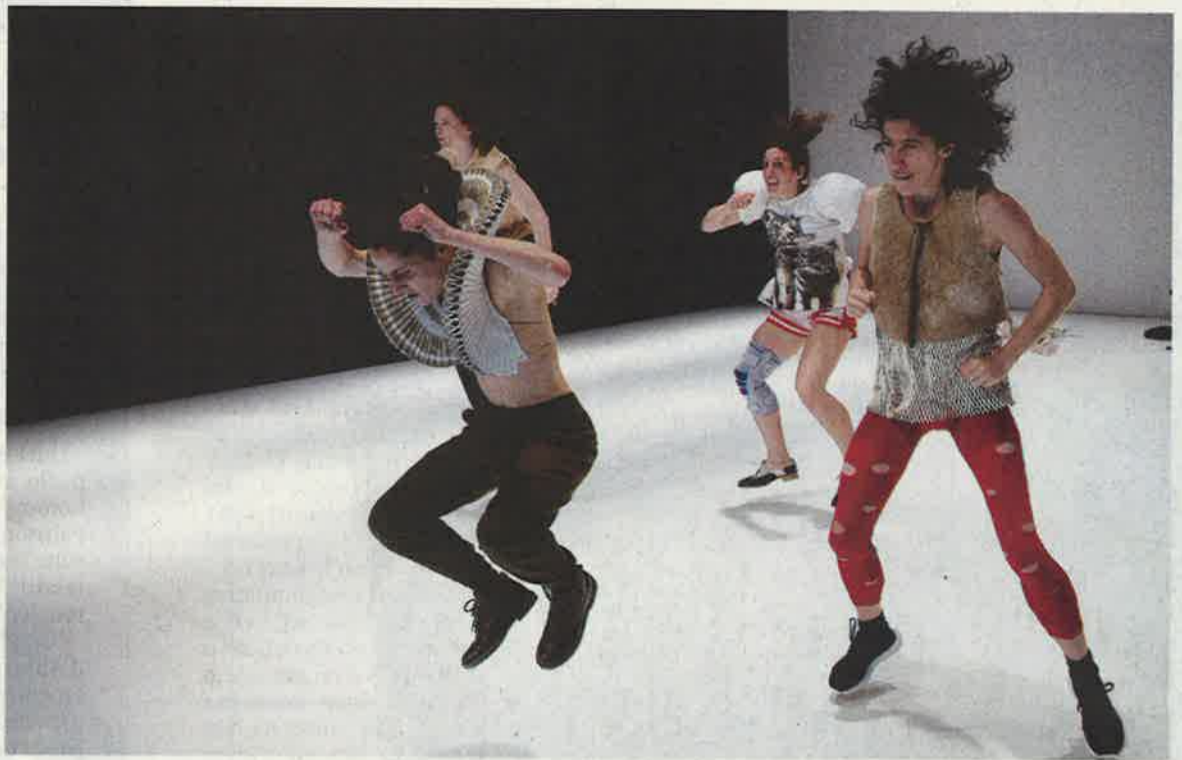
Rafael Spregelburd (avec Transquinquennial), Mariano Pensotti, et maintenant Ayelen Parolin : l'Argentine est diversement présente au Kunstenfestivaldesarts cette année encore.

Une odeur épicée d'encens flotte dans la salle des Tanneurs où le public se presse pour la première d'“Autóctonos”, très attendue création de la chorégraphe basée à Bruxelles. La lumière se fait très progressivement sur le plateau blanc, au fond duquel apparaît une espèce de tableau maniériste, quatre figures immobiles entourant la pianiste. Peu à peu elles laissent choir leurs étranges coiffes de fleurs ou de plumes. Le mouvement s'amorce, nourri de tension, de pulsions.

Si l'on n'oubliera pas de sitôt sa création précédente “Nativos” – où quatre danseurs coréens développent, sur fond de chamanisme, une relecture des rites et des limites –, c'est à “Hérétiques” que se réfère plus nettement la pièce neuve, comme en négatif. La chorégraphe explore ici l'envers de la minutie mathématique, de la productivité et de l'efficacité forcées.

La partie dans et malgré le tout

En livrant la même partition à Varinia Canto Vila, Ondine Cloez, Ayamara Samira Parola et Sophia Rodriguez, Ayelen Parolin laisse ces formidables performeuses l'incarner, en faire chacune une matière person-



Entre la Renaissance, la boxe et la street-dance, l'univers visuel d'“Autóctonos” (costumes : Marie Artamonoff et Coline Firket).

nelle. Plus que des interprètes, ce sont des humains que l'on voit là, dans leurs débords, leurs outrances et leurs failles, l'invention et l'extraversion, la lutte pour faire leur place dans le groupe.

L'idée ainsi creusée – sauvage imperfection, disparités débridées – court le risque de s'autoparodier. Mais “Autóctonos” échappe vite à ce travers pour, avant tout, bousculer les sens, affirmer le fol élan du soi, voire cultiver la fuite. En somme: mettre en jeu la partie dans et malgré le tout.

Arrangé, caressé, malmené par Lea Petra, le piano innerve, transperce, traverse le spectacle, le pétrit et l'irri-

“Une guerre intangible où il serait à la fois question [...] d'essentiel et de bagatelle, d'animal et de politique.”

Olivier Hespel
Collaborateur d'Ayelen Parolin pour la dramaturgie.

gue, lui imprime son rythme sans jamais l'emprisonner.

Quand du blanc éclatant elles virent au rose intense, les lumières de Laurence Halloy ajoutent de l'incandescence à une pièce au langage puissant et où les frontières – question transversale de cette édition du KFIDA – se brouillent de plus belle.

→ “Autóctonos” aux Tanneurs jusqu'au 27 mai. Kunstenfestivaldesarts, Bruxelles. Infos & rés. : 02.210.87.37, www.kfida.be

Egalement les 29 et 30 juin au festival Montpellier Danse, le 7 octobre à la Biennale de Charleroi Danses, et en novembre 2018 au Théâtre de Liège.

“Deadtown”, du saloon des frères Forman à

Scènes Ambiance Far West et déflagrations à gogo dans la nouvelle création des marionnettistes tchèques.

Critique Laurence Bertels

Danses country, phonogramme enroué, parade amoureuse sur fond d'harmonica, changements de décors à gogo et déflagrations à tout va: un spectacle des frères Forman, grands noms du théâtre forain et fils du célèbre réalisateur, c'est un univers à part entière. Qui s'ouvre dès l'entrée du chapiteau. Après le théâtre élisabéthain qui servait d'écrin au précédent “Obludarium”, cabinet de monstruosité, bienvenue au saloon – thème

“C'est mieux que tout ce que j'ai vu à Cannes.”

Alda Greoli

La ministre de la Culture est venue découvrir le Théâtre des frères Forman à Latitude 50, à Marchin. “Deadtown” sera aussi au Zomer Van Antwerpen cet été.

en vogue au cirque comme en témoigne “Saloon” de la compagnie québécoise Eloize. Toute de tôle et de bois conçue, cette structure vient de s'installer dans le Condroz, sur la place de Marchin, à Latitude 50. Début en fanfare donc, à la manière d'une revue rondement menée entre corsets lacés, bas résille, Stetson, santiags et re-dingotes aux boutons d'or. On chante, on danse, on fri-cote et on sirote entre deux tours de magie et un solo soufflant sur trampoline à vélo dans le cabaret médiocre d'un magicien pragois du début du XX^e siècle.

Ville fantôme

Mais comme les enfants, l'illusionniste rêve de cinéma, des plaines de l'Arizona, de courses-poursuites entre cow-boys et Indiens. Alors, en selle, sur chevaux à roulettes, pour “Deadtown”, cette “putain de ville tranquille où il ne se passe pas grand-chose”. On bascule dans un autre